WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

M. Barth communique le texte d'une inscription en caractères maurya gravée sur un reliquaire du Buddha, dont M. le Dr Führer a eu l'obligeance de lui envoyer une copie.

« Le reliquaire provient d'un stūpa en ruine situé dans le district britannique de Basti, sur la route qui, de la station d'Uska (*North Bengal Railway*), conduit au Népal, à un demi-mille de la frontière népalaise et à seize milles environ au sud des ruines maintenant célèbres de Kapilavastu. Le stūpa, que les gens du pays appellent le Piprūvakōṭ, fait partie d'un grand domaine privé, et c'est le propriétaire du domaine, M. W.-C. Peppé, qui, au commencement du mois de janvier dernier, a entrepris d'y pratiquer des fouilles. A dix-huit pieds de profondeur, il rencontra une grande auge de pierre mesurant 4 pieds 4 pouces, 2 pieds 8 pouces et 2 pieds 1 pouce 1/2 dans les trois dimensions. Cette auge contenait deux coffrets à reliques en pierre, ayant la forme d'urnes, une boîte en pierre, une cassette de cristal avec anses et un bol de pierre ayant la forme d'un *loṭa*. Tous ces récipients contenaient, mêlés à des ossements, les objets qu'on trouve d'ordinaire dans ces reliquaires : ornements de diverses pierres taillées de différentes façons, feuilles d'or carrées ou en forme de fleur, d'étoile, perles et baies de diverses sortes et couleurs; mais point de monnaies. Quelques-uns des vases portaient l'empreinte d'un lion, sans doute comme symbole du Buddha. Sur le pourtour du couvercle de l'un des coffrets de pierre était gravée, en beaux caractères de l'époque maurya, l'inscription suivante :

ya salālanidhaṇi budhaṣa bhagavaṭe sakiyana[1] *ṣukitibhatina sabhagiṇikana saputadalana.*

(le) récipient à reliques[2] que (voici) du Buddha Bhagavat (est le don) des Çākyas Sukīrti et ses frères, avec leurs sœurs, avec leurs fils et leurs femmes.

[1] Les deux caractères soulignés, d'abord omis par le lapicide, ont été gravés après coup, au-dessus de la ligne.

[2] Ou « (le) dépôt de reliques ».

« La transcription reproduit exactement la copie que m'a envoyée M. Führer; j'ai seulement marqué la séparation des mots, qui n'est pas indiquée sur l'original. La copie, qui est l'œuvre de l'assistant de M. Peppé, M. E.-W. Jackson, paraît soignée; mais elle est faite de main levée, à simple vue. Elle n'a donc pas l'autorité d'une photographie ou d'un estampage et, par suite, plusieurs des observations que j'ai à présenter sont d'un caractère forcément provisoire.

« Une première particularité qui distingue cette inscription de toutes celles de même écriture qu'on a trouvées jusqu'ici[1] est l'absence complète de la notation des voyelles longues : il n'y en a pas une seule, pas même pour l'*ā*. Au deuxième mot, il y a bien un *ā*, mais il ne compte pas; c'est sûrement ou un effet de l'usure de la pierre, ou un lapsus soit du graveur, soit du copiste : au lieu de *salāla*, on a gravé ou voulu graver *salila* qui, lui-même, représente le sanscrit *çarīra*.

« Pas plus que la voyelle longue, l'inscription ne marque le son nasal, l'*anusvāra*, comme on le voit par la finale des quatre derniers mots. Toutefois, au-dessus du premier mot, *ya*, il y a sur la copie un point, placé un peu haut, qui, s'il n'est pas accidentel, serait l'*anusvāra*. Ce sera à l'estampage, promis par M. Führer, d'en décider. En attendant, il est impossible de dire si ce premier mot représente *yaṃ* (qui serait lui-même pour le sanscrit *yat*) ou *yā*, et, par conséquent, si *nidhani* est un neutre ou un féminin[2].

« La réduction des consonnes doubles et l'emploi de *ṇ* dans *bhagiṇi* ne nécessitent pas d'observation. Mais le génitif *bhagavate*, s'il n'est pas un lapsus pour *bhagavato*, est remarquable. Pour le moment, je n'en ai pas d'autre exemple sous la main[3].

« Si de la langue on passe à l'objet de l'inscription, on remar-

[1] Même dans celle de Sohgaurā (*Proceedings As. Soc. Beng.*, May-June 1894, et *Wiener Zeitschr.*, X, p. 138), il y a au moins un *ā* de noté.

[2] La copie ne porte aucune trace d'un caractère avant *ya* (ou *yaṃ*), et il n'est pas probable non plus que l'usure en ait fait disparaître un; car l'inscription a dû être enfouie au sortir des mains du graveur. C'est ce qui me décide à écarter la conjecture (*i*) *yaṃ* = sanscrit *idam*.

[3] Il y a bien des exemples de la finale *as* représentée par *e*; mais ce sont des nominatifs.

quera qu'il s'agit ici de reliques du Buddha lui-même. C'est certainement jusqu'ici la première mention de ce genre en un document épigraphique.

« Enfin l'épithète de Çākya que prennent les donateurs mérite attention. Rien de plus commun que des expressions comme *çākyaputra*, *çākyabhikshu*, pour désigner un religieux bouddhiste; on trouve aussi, mais pas dans les inscriptions, que je sache, *çākya* tout seul employé dans ce sens. Mais ici il ne s'agit pas de religieux, puisqu'il est fait mention de leurs femmes. Ou bien le mot signifie donc simplement « bouddhiste » et, dans ce cas, il est plus que rare; ou bien il est à prendre comme ethnique ce qui est plus probable et le rendrait plus intéressant encore: car l'inscription serait alors antérieure à l'établissement de la légende de l'extermination totale des Çākyas du vivant même du Buddha.

« On voit que, pour un texte de huit mots, cette inscription ne manque pas de portée.

« M. Führer est maintenant sur le point de terminer sa deuxième campagne d'exploration à Kapilavastu, qu'il a commencée le 2 décembre de l'année dernière. Le Gouvernement népalais a pleinement tenu sa promesse de faciliter l'œuvre des fouilles, et celles-ci ont été fructueuses. Mais c'est tout ce qu'on peut en dire pour le moment. M. Führer a reçu les ordres les plus stricts de ne rien divulguer avant d'avoir remis son rapport au Gouvernement anglo-indien. Ce n'est donc que dans deux ou trois mois qu'on pourra juger des résultats de la campagne.

« Je suis heureux de pouvoir aussi donner à l'Académie de bonnes nouvelles de son missionnaire dans l'Inde, M. Sylvain Lévi. Arrivé au Népal, à Katmandu, en janvier dernier, il a déjà mis la main sur quelques manuscrits d'ouvrages rares et peu connus, qu'il se propose d'acquérir ou de faire copier, et il a l'espoir d'en trouver d'autres. Il a aussi pris des estampages de plusieurs inscriptions nouvelles, deux entre autres datées du roi Aṃçuvarman (commencement du VIIe siècle).

« Auprès du Gouvernement népalais, d'ordinaire si jaloux et si

défiant — et qui a des raisons pour l'être —, il a trouvé l'accueil le plus libéral, l'appui le plus bienveillant; grâce à sa qualité de Français, il n'est en butte à aucune suspicion, et il ne peut assez se louer des prévenances dont il est l'objet de la part des autorités et des notables de la vallée.

« J'ai eu sous les yeux des fragments étendus d'un journal où il relate l'emploi de chacune de ses journées. Ce journal échappe à l'analyse, et ce serait vraiment dommage de le résumer; il est d'ailleurs tout intime; je me bornerai donc à en lire deux ou trois morceaux comme spécimens.

« Voici, par exemple, un des nombreux passages où il parle de l'amabilité des autorités népalaises :

Je dois avouer et proclamer que ces Népalais... je les trouve aimables et complaisants au possible... Le Commanding in chief, Deb Shamsher, a donné les ordres les plus gracieux : il est défendu maintenant de vendre les anciens manuscrits sans les offrir d'abord à la Bibliothèque du Durbar, qui se réserve un droit de préemption. La règle est suspendue en ma faveur. Je n'ai à payer pour les copies de manuscrits que le tarif du gouvernement et non le tarif privé, c'est-à-dire uniquement les journées des copistes; l'encre, le papier, les plumes (!) ne sont pas à mon compte.

« En voici un autre où il apprécie l'utilité de son séjour au Népal :

La soirée était si froide que je me suis frileusement fourré au lit. Mon pauvre lit ! J'ai eu la curiosité d'en mesurer l'épaisseur : 7 centimètres, en forçant le chiffre; des lanières de toiles entrecroisées sur un châssis de bois, un rezaï dessus et, pour me couvrir, ma couverture de voyage et un autre rezaï. Voilà quinze jours que je dors sur cette couche moelleuse. J'y insiste, car je ne voudrais pas qu'on pût imaginer que je suis ou que je reste ici pour mon plaisir. L'étrange plaisir que cet isolement formidable et ce froid glacial, quand l'Inde offre partout une hospitalité confortable avec une température paradisiaque.. Du jour où l'Institut m'a accordé des fonds, j'ai inscrit le Népal à mon programme, j'en ai entretenu ceux que le voyage pouvait intéresser et je n'ai pas rencontré d'objection. Depuis que je suis ici, je me réjouis d'y avoir été envoyé. L'Inde est trop grande pour l'entrevoir d'un coup d'œil et trop fermée

pour entr'ouvrir même sa porte au premier coup de marteau. L'Européen ne peut vivre que près des Européens, et par suite en dehors des indigènes. Un souci légitime de l'hygiène a partout établi la résidence des «sahibs» loin des grouillements indigènes. Tenter une recherche personnelle en quelques mois, c'est perdre son temps. Les fonctionnaires anglo-indiens sont seuls en état d'y faire une besogne utile; ils ont qualité officielle, on les craint et on recherche leur faveur. Ils ont la longue pratique du pays et de la langue. Chercher des manuscrits derrière Peterson, ou Bhandarkar, ou Haraprasad Sastri, des inscriptions derrière Führer, c'est jouer son temps sur un billet de loterie. Le Népal contraste heureusement avec ces désavantages : l'étendue en est étroitement limitée, trop étroitement même; car en dehors de la vallée, le reste du pays est juste aussi connu que le Pôle Nord. Pour soutenir que la vallée est elle-même aussi rebattue que le boulevard des Italiens, il faut quelque peu le goût du paradoxe. Hodgson et Wright en ont, à coup sûr, drainé les manuscrits, Bhagvanlal et Bendall en ont relevé les inscriptions; mais, derrière Hodgson et Wright, il est permis de chercher à glaner encore. De tout le Tripiṭaka, combien de textes restent encore à découvrir! Haraprasad a eu entre les mains une feuille du manuscrit sur talapattra qui est tout simplement un fragment d'Aryadeva! en çlokas, et en çlokas sanscrits, dont quelques-uns sont la traduction des vers du Dhammapada; il ne s'en doutait pas! Mes explorations dans le Tripiṭaka chinois me préparent peut-être spécialement à cette recherche... Enfin c'est la dernière région encore appartenant à l'Inde où le bouddhisme survive, et déjà bien près de s'éteindre, ou plutôt de se fondre dans l'hindouisme comme il a fait ailleurs. Au point de vue de l'archéologie bouddhique, la vallée est un musée complet, depuis les stūpas d'Açoka jusqu'aux temples hindous et aux caityas tibétains.

«Enfin voici une description du plus ancien édifice de Katmandu, le Svayambhunâth :

J'ai commencé ma journée à 9 heures par une course à Svayambhunâth, l'herbe était encore blanche de gelée. Le thermomètre est descendu ce matin (20 janvier) au lever du soleil à — 2°; à 8 heures et demie, il montait à + 3°; par contre j'ai risqué un coup de soleil au retour. Svayambhunâth, Sambhunâth comme on dit ici, est à l'E.-N.-E. de la ville, par delà la Vishnumati, sur une colline conique, aux flancs abrupts, jetée en avant des montagnes et toute revêtue de verdure. La haute flèche de cuivre émerge seule du feuillage. Le chemin contourne la ville, tra-

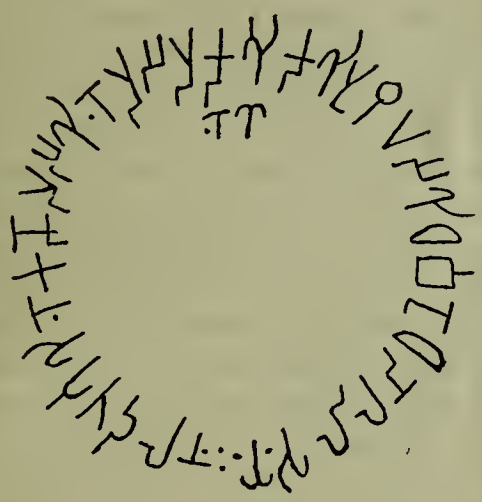
verse la Vishnumati sur un pont et coupe à travers les champs taillés en gradins pour défendre la terre végétale contre l'entraînement des pluies. Tout au long de la voie sacrée, les caityas succèdent aux caityas. Au pied de la colline, la route se change en escalier. Mais quel escalier! marches rugueuses, inégales, ruineuses, branlantes, étroites, glissantes, un vrai chemin d'enfer. Des singes sarcastiques se jouent sur les degrés, paraissent et disparaissent, regardant d'un air de pitié méchante les confrères humains qui suent à la montée. Des caravanes de Tibétains aussi montent et descendent, plus laids, plus sales et moins adroits que les singes. Entre deux lignes de stūpas, sous une véritable charmille, on atteint enfin la plate-forme : un vajra colossal, tout doré, couché sur un socle énorme, décore l'entrée. Le caitya, vaste hémisphère de stuc, que surmonte un clocheton de cuivre avec une flèche, ouvre aux quatre points de l'horizon les chapelles toutes dorées des quatre Bodhisattvas : Amitabha, Amoghasiddhi, Ratnasambhava, Akshobhya. L'émotion, une émotion d'église, saisit au premier pas : les cloches tintent, les clochettes chantent des carillons, des voix à demi étouffées sous les voûtes des chapelles chantent des hymnes, et des flûtes discrètes soutiennent les voix. L'esprit a bien changé sans doute, mais l'aspect extérieur de Svayambhunāth ne doit guère différer des temples qu'a connus Açoka. Sur la plate-forme au sommet de la colline, aux côtés et en arrière du caitya, c'est un véritable chaos de petits monuments, caityas, stèles, statues; des Bouddhas colossaux, tout noirs, ou tout blancs, ou tout rouges. J'ai beau chercher, pas une inscription qui date... Des bandes de Tibétains, aux longs cheveux graisseux parés d'un cercle qui encadre leur tête d'une auréole, font le tour du grand caitya avec une piété aussi enthousiaste que singulière : ils se laissent tomber tout du long sur la pierre, les bras en avant, en murmurant quelques dharaṇī, tracent à bout de bras une ligne de craie sur la pierre, se relèvent et, les pieds sur la ligne de craie qu'ils viennent de tracer, se prosternent encore pour recommencer le même exercice. En passant devant les quatre chapelles cardinales, ils s'arrêtent et adressent au Bodhisattva une ardente prière, transfigurés par une foi mystique qui les embellit presque. Les Nevaris, plus hindouisés [1], se contentent d'apporter des fleurs, du minium, du santal, comme on ferait à Çiva ou à Vishnou.

[1] Hindouisés, les Nevaris le sont sans doute plus que les Tibétains, qui ne le sont pas du tout, mais ce que M. Lévi a vu faire à ces Tibétains est précisément une pratique hindoue.

« M. Sylvain Lévi n'aura pas de peine, une fois de retour, à tirer de ces notes une relation agréable et instructive. En attendant, nos meilleurs vœux l'accompagnent dans ses laborieuses pérégrinations. »

M. Barth complète sa communication du 11 mars dernier sur l'inscription du reliquaire bouddhique du Piprāvakoṭ[1], d'après une copie exacte et des photographies qu'il a reçues de M. le docteur Führer et qui permettent d'établir un texte définitif.

Voici la disposition de l'inscription, qui est gravée sur le couvercle convexe de l'une des deux urnes[2] :



En séparant les mots, on lit :

iyaṃ salilanidhane budhasa bhagavate sakiyanaṃ
sukitibhatinaṃ sabhagiṇikanaṃ saputadalanaṃ.

L'absence totale de la notation des voyelles longues est ainsi confirmée. L'*ā* que la première copie prêtait au deuxième mot

[1] C'est ainsi, plutôt que *Piprāvakoṭ*, qu'il faut probablement lire le nom moderne du stūpa : l'écriture de M. Führer n'est pas toujours facile à déchiffrer.

[2] Ce fac-similé approximatif est calqué sur la copie de M. Führer, dont l'exactitude est garantie par les photographies.

(*salāla*) provenait du copiste; l'original porte nettement *salila*, qui est le sanscrit *çarīra*, ossements, reliques.

Par contre, les anusvāras, que la première copie supprimait également, sont tous marqués. J'avais eu raison pourtant de tenir pour suspect le point que cette copie plaçait au-dessus du premier mot, mais beaucoup trop haut, et qui doit être accidentel. Pour ce mot, ainsi que pour les quatre derniers, l'anusvāra est distinctement figuré et à sa vraie place, immédiatement à droite du caractère qu'il affecte.

Ce premier mot n'est pas *ya* ou *yaṃ*, comme le portait ou suggérait la première copie, mais *iyaṃ*, qui est le démonstratif neutre et répond au sanscrit *idam*. Le relatif, ainsi construit sans antécédent et faisant fonction de démonstratif, était, après tout, possible; mais le démonstratif régulier vaut évidemment mieux. J'en avais bien fait la conjecture, qui d'ailleurs se présentait d'elle-même; mais j'avais cru devoir l'écarter. La copie ne présentait pas la moindre trace de cet *i*; celui-ci aurait donc disparu d'un texte qui a dû être mis à l'abri de toute dégradation aussitôt gravé, ou le copiste aurait omis le signe même par lequel débutait l'inscription, suppositions qui semblaient aussi invraisemblables l'une que l'autre. Maintenant qu'on sait comment l'inscription est gravée, qu'elle forme un cercle parfait et que les deux extrémités se rejoignent exactement, on s'explique très bien que le copiste ait omis cet *i* : il a évidemment pris les trois points qui le constituent, plus le point qui est l'anusvāra final de l'inscription, pour un fleuron, sans autre signification que celle de marquer la coupure.

De même disparaît la finale embarrassante du deuxième mot, *nidhani*, forme également étrange, qu'on y vît un féminin ou un neutre. L'original a nettement *nidhane*, qui est l'équivalent correct du sanscrit *nidhanam* ou *nidhānam*.

Par contre, la nouvelle copie contrôlée par les photographies confirme l'intéressant génitif *bhagavate*, et nous donne ainsi une forme rare de la déclinaison consonantique en vieux māgadhī[1].

[1] Il n'y en a d'exemples que pour les thèmes en *an* et en *in* : *lājine*, *atane*, *piyadasine*.

Je crois devoir ajouter que, des deux termes désignant ici le Buddha, c'est le second, *bhagavat*, qui est le titre proprement dit; *buddha* est l'épithète.

Je traduis :

« Ce récipient de reliques du Buddha Bhagavat (est le don) des Çākyas, Sukīrti et ses frères, avec leurs sœurs, avec leurs fils et leurs femmes. »

J'ai déjà fait observer que la mention de ces Çākyas devait probablement faire assigner à l'inscription une date très ancienne. M. Führer croit pouvoir aller plus loin : il la regarde comme antérieure à l'époque d'Açoka; il prend *sukīrti* non comme un nom propre, mais comme un simple adjectif, et il traduit : « . . . . . a été consacré par les illustres frères Çākyas. . . . . ». Il part de là pour voir dans le dépôt du Piprāvakoṭ la part même des reliques du Maître assignée aux Çākyas de Kapilavastu immédiatement après l'incinération. Je ne puis pas le suivre jusque-là. Un acte de consécration ou de donation exige un nom propre, et il me semble que la mention « des sœurs, des fils et des femmes » montre clairement que Çākya ne peut pas être ce nom; qu'il s'agit d'un groupe restreint, d'une famille et non d'un clan; que *sukīrti*, par conséquent, doit désigner le frère aîné, chef de cette famille, et que la consécration, comme tant d'autres, a été une œuvre pie de caractère privé. Vouloir conclure davantage, c'est dépasser les prémisses.

A l'exception de l'une des cassettes qui est en cristal[1], les vases à reliques trouvés dans l'auge de pierre, au fond du stūpa, sont en stéatite. L'inscription, au jugement de M. Führer, a été gravée à la pointe, plutôt que taillée au ciseau.

[1] L'anse ou le bouton volumineux qui surmonte le couvercle de cette cassette figure un poisson.

Imprimerie nationale. — 1898.